

Les campagnes, il y a trente ans

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 42

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176735>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de fraîcheur, de sentiment et de poésie, des descriptions de mœurs, des tableaux de la vie champêtre qui montrent combien M. Chavannes avait étudié le peuple et l'avait aimé.

L. M.

Les campagnes, il y a trente ans

Il y a trente ans, le paysan vivait et mourait sur le sol natal. Renfermé dans l'horizon de sa ferme isolée ou de son village, il ignorait les faits du dehors, il suivait les errements de ses pères. Il disait invariablement: « Nos pères ont fait ainsi; pourquoi ne ferions-nous pas comme eux? » La tradition, c'était toute sa science. Il avait un petit nombre d'instruments grossiers et souvent des engrais insuffisants, beaucoup de jâchères, de mauvais bestiaux, de mauvaises semences, de mauvais chemins. Privé de points de comparaison, il croyait volontiers que les produits de sa commune, les siens surtout étaient les meilleurs. Il disait: « Nos vignes ont gelé, le vin sera cher cette année. » Il portait ou conduisait lui-même ce qui lui restait de ses denrées sur les marchés les plus rapprochés, ou les échangeait contre les produits du voisinage qui lui faisaient défaut. A peine quelques vins, quelque bétail pouvaient-ils trouver écoulement à vingt ou trente lieues.

Peu à peu l'instruction primaire se généralise, se développe et s'étend aux notions agricoles. Quelques cultivateurs, hommes d'initiative, essaient les instruments nouveaux, les cultures nouvelles; le battoir mécanique se substitue au van et au fléau; les idées, les procédés s'échangent; le paysan compare.

Des changements à vue s'opèrent dans nos campagnes.

Un chemin de fer traverse la contrée; le paysan s'arrête, ébahi. Eh quoi! un peu de vapeur d'eau, ce que la cheminée d'une ferme en dégage à l'heure des repas, suffit pour emporter avec une rapidité vertigineuse des mondes de marchandises et des voyageurs! Il songe mélancoliquement à son chariot, à sa hotte, au marché du bourg voisin. Autre merveille: on lui raconte que l'électricité, volant invisible sur des fils métalliques, peut transmettre en moins d'une minute une nouvelle d'un bout à l'autre du monde. Bientôt le paysan confie au chemin de fer sa personne et ses denrées. Ses fils s'expatrient et lui rapportent les bruits, les prodiges du dehors.

Viennent les expositions spéciales, les concours qui sont pour le paysan de véritables fêtes. Il voit des engrais, des instruments nouveaux, des plantes nouvelles, du bétail choisi, essayés d'abord avec quelques mécomptes, se naturaliser et prospérer enfin chez nous. Stimulé par l'exemple, le petit cultivateur cherche à perfectionner dans la mesure de ses forces, ses moyens d'action et ses cultures. Il comprend qu'une certaine réunion des terres en un seul domaine est préférable à divers morceaux séparés, qu'une certaine conformation d'animaux, une certaine division du travail, les engrais nombreux et appropriés, la science

puisée dans les livres, les cultures industrielles, les relations au dehors, les instruments puissants et expéditifs, peuvent seuls constituer une culture vraiment lucrative.

La société du Musée à Zurich.

Cette société qui a pris son nom Museum du mot Muses, est avant tout une association de personnes instruites de toutes les professions. C'est un établissement de lecture destiné exclusivement aux plaisirs et aux travaux de l'esprit. Par son moyen, tel artiste, tel savant, tel industriel peut lire maint ouvrage précieux que ses moyens ne lui permettraient pas d'acheter. La bibliothèque se compose de deux parties distinctes; l'une renfermant les ouvrages à consulter et qui doivent toujours rester dans la salle de lecture; l'autre les livres d'agrément que les membres peuvent prendre à la maison. La première partie comprend les cartes géographiques et les plans, les dictionnaires, encyclopédies, ouvrages d'histoire littéraire, de sciences, chimie, physique, mathématiques, droit, théologie, philosophie, médecine, mécanique, journaux savants, revues. De plus on trouve dans la salle les principaux journaux de l'Europe et des autres continents. On n'y mange pas, on n'y boit pas, on n'y fume pas, on n'y joue pas, on n'y cause pas, mais on y lit et on y étudie. Il y a une salle à part pour la conversation. La finance pour s'en faire recevoir est de 6 fr. La contribution annuelle de 24 fr. Favorisé par les personnes qui aiment le progrès, cet établissement ne tarda pas à recevoir temporairement les journaux étrangers des rédactions de gazettes qui, en revanche, viennent y puiser dans les feuilles auxquelles la société était abonnée, des articles pour leur journal. Puis les bibliothèques des médecins, des juristes, des antiquaires, des ingénieurs, des architectes, y déposèrent pour un mois toutes leurs nouvelles acquisitions en fait de livres, cartes, ouvrages de fond. De cette manière la société du Musée devint un champ fertile d'études. Bientôt les étrangers s'y firent recevoir temporairement pour lire les journaux de leur pays. Les grands hôtels s'y abonnèrent pour y introduire les voyageurs de distinction. — Le fonds de réserve, composé des finances d'entrée et des contributions des membres temporaires, a atteint 80,000 fr. au bout de 25 ans.

Nous croyons qu'une ville comme Lausanne, qui attire tant d'étrangers, et où, d'ailleurs, les sciences, les arts, et l'industrie prennent de jour en jour plus d'essor, devrait être dotée d'un établissement semblable, ouvert à toutes les professions et accessible à toutes les bourses. Nous n'ignorons point que le Cercle littéraire remplit déjà en partie ce but, mais il y a trop de distractions pour s'y livrer à l'étude; il ne s'y trouve presque pas de journaux allemands; les journaux anglais et italiens y manquent totalement, de même que les ouvrages sur les sciences, les arts, le commerce et l'industrie. Enfin, le grand ton qui y règne est trop loin du sans gêne dont on a besoin pour se livrer